
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 6 (1978)

DOI: 10.11588/fr.1978.0.49144

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

telalterlichen Gesellschaft nicht wieder. Die Gesellschaft ist im frühen Mittelalter, was Recht und was Liebe angeht, von keltisch-germanischen Vorstellungen geprägt, im hohen Mittelalter von dem Minnekult, der sich von der Provence her verbreitete. Weder auf den einen noch auf den anderen Bereich geht Legendre ein. Dabei kannten die Stammesrechte des frühen Mittelalters keinen »Gründer-Vater«, und die Liebe wurde in diesen keinesfalls verurteilt.

Dazu kommt ein methodischer Einwand: Bei Neurotikern mag eine Fixierung vorliegen, die mit einem erstarrten Dogmatismus vergleichbar ist. Doch die von den Theologen des Mittelalters vorgetragenen Lehren, die jeder Theologe als Teil des Dogmas ausgibt, wandelten sich in Wirklichkeit ständig. Die jeweilige theologische Lehre korrespondierte oft mit besonderen Formen der Naturerkenntnis und in den meisten Fällen mit lebendigen Erfahrungen und Wahrnehmungsweisen. Genauso wandelte sich das Recht von den Stammesrechten über die kirchlichen Rechte der Gottesfriedensbewegung zu den neuen Rechten der Landfriedensordnungen zum hoch- und spätmittelalterlichen Lehnrecht. Man wird dem »juristischen System« des Mittelalters nicht gerecht, wenn man nur von einigen Sätzen des römischen und kanonischen Rechts ausgeht. So erklärt sich das Ergebnis dieses Buches aus der Tatsache, daß der Autor auf einen kleinen Ausschnitt der Rechtsquellen und die dazu gehörige Sexologie fixiert ist. Diese sind weder der Gesellschaft im Mittelalter noch den modernen Staaten der Industriegesellschaft angemessen. In dieser Weise läßt sich das Modell von Freud kaum übertragen.

August NITSCHKE, Stuttgart

Hermann K. WEINERT, *Die Kultur Frankreichs, Teil I: Von den Anfängen bis zum Ende des 19. Jahrhunderts*, Wiesbaden (Athenaion Verlag) 1976, 374 p.

Deux malédictions se sont abattues sur ce livre et auraient pu inciter l'éditeur à plus de prudence: d'une part il était assurément présomptueux de vouloir traiter du devenir culturel français en 350 pages, même grand format; dix siècles d'une histoire aussi riche ne se laissent pas facilement enfermer en un cadre aussi étroit; d'autre part l'auteur est mort au printemps de 1974 alors qu'il n'avait visiblement pas terminé la mise au point de son manuscrit; l'éditeur s'est résolu à publier ce document sans le compléter, mais le livre souffre terriblement de cet inachèvement. C'est d'autant plus regrettable que la très belle introduction écrite par H. Weinert montre fort bien que les ambitions de l'auteur étaient de grande ampleur et auraient pu nous valoir un maître livre à l'usage du public allemand qui a toujours quelque difficulté à pénétrer les mystères de la culture française.

Il est au demeurant malséant de critiquer un auteur qui n'est plus là pour se défendre. Je me bornerai donc à souligner que le découpage en courtes périodes, tel que l'a conçu notre auteur, ne facilite pas le dessein annoncé dans l'introduction de reconstituer des continuités. Il n'est que trop évident, pour nous, que celles-ci ont existé et perdurent jusqu'aujourd'hui, en particulier de l'Ancien Régime à nos jours dans le domaine de l'histoire socioculturelle. Ce découpage

qui va d'un à trois siècles n'est assurément pas la meilleure façon de saisir et de faire comprendre ce qui fait la continuité d'une certaine culture française, au moins pour les classes supérieures de cette société (les classes dominées sont pratiquement sacrifiées). Dans une certaine mesure, le grand dessein annoncé en introduction est pratiquement oublié par le corps du livre: c'est assurément dommage, à la fois parce que le livre coûte fort cher et parce que le public cultivé allemand n'est pas gâté en matière de grandes synthèses concernant la culture française.

Robert MANDROU, Paris

Byzanz und das abendländische Herrschertum. Ausgewählte Aufsätze von Josef DEÉR, publié par Peter CLASSEN, Sigmaringen (Jan Thorbecke Verlag) 1977, 519 S., 64 Taf. (Vorträge und Forschungen, 21).

L'historien hongrois, J. Deér, professeur à l'Université de Berne de 1954 à sa mort en 1972, s'est surtout fait connaître par ses ouvrages sur la couronne de Hongrie, les sépultures des rois normands à Palerme et les relations entre la Papauté et les Normands. Ses recherches multiples – dont témoignent près de soixante titres classés dans la bibliographie insérée en fin de volume – se sont étendues à bien d'autres domaines, et il faut rendre grâce à P. Classen d'avoir réuni et publié treize articles, choisis d'ailleurs par l'auteur lui-même.

J. Deér s'est d'abord attaché à montrer la filiation entre le vieux modèle byzantin de l'empire et son rival germanique en Occident, notamment à propos des couronnes et des autres insignes du pouvoir. Grâce à une analyse serrée des nombreux documents iconographiques rassemblés, J. Deér s'interroge sur l'origine de la couronne impériale byzantine; celle-ci a connu un développement continu depuis Constance; en unissant le casque de Constantin au diadème progressivement orné de perles, elle est devenue, sous Alexis I^{er} Comnène, l'emblème officiel de la royauté byzantine. Trois articles, dont deux parus dans la »Byzantinische Zeitschrift«, nous donnent un écho de la longue controverse ayant opposé l'auteur à P. E. Schramm, au sujet de la couronne impériale germanique et des symboles qui la composent. A partir de l'étude de la croix de Lothaire, conservée au trésor d'Aix la Chapelle, J. Deér cherche à saisir quelle signification peut avoir l'emploi d'un camée antique – en l'occurrence l'image d'Auguste – au centre de la croix; il met en évidence le lien étroit entre l'objet d'art et la théologie politique et montre que l'union entre le portrait impérial et la croix remonte à l'époque proto-byzantine. Dans le même ordre d'idées, J. Deér analyse le sceau de Frédéric I^{er} Barberousse dont le style mêle les influences byzantine et romaine.

De l'Empire, l'auteur passe ensuite à Venise, d'où proviennent les émaux conservés sur une mitre de Linköping (musée de Stockholm): une analyse attentive permet de les dater du début du XIII^e siècle. Venise a d'ailleurs sauvé pour la postérité une petite partie de l'immense trésor d'émaux qui se trouvaient dans les églises de Constantinople avant 1204. J. Deér le rappelle dans son compte-rendu étoffé du livre de Volbach et Pertusi sur le Trésor de Saint-Marc.